

# **GOUFFRE**

**Mylène TAVERNIER**

(en 2 520 mots)

Il y avait là, exposée à l'entrée du village, une énorme racine sèche et noire, si tourmentée que, lorsqu'on la regardait en clignant, elle semblait se tordre, se creuser et sinuer comme un monstrueux serpent.

Elle était clouée à la première bâtisse, la grande étable des communs où l'on entassait l'hiver toutes les bêtes du village : yacks, chevaux et chèvres confondus.

La racine avait été tirée d'une gorge de la forêt proche. Profonde, elle s'ouvrait comme une bouche entre les arbres vénérables de la montagne, ses lèvres étaient boursouflées de gros rochers et d'autres déjà happés par le gouffre, gisaient au fond, à demi ensevelis dans une mousse épaisse et sombre. De nombreux arbres hérissaient ses pentes mais ils n'avaient rien de semblables à ceux qui poussaient à la surface et tendaient haut leurs cimes. C'était des arbres décharnés dont l'écorce tombait en lambeaux et qui ployaient en tout sens comme des dents plantées de travers. Les nuits de grand vent, ces hampes s'entrechoquaient avec des bruits d'os secs et grinçaient comme la carcasse d'un vieillard.

C'était le lieu le plus ingrat de toute la région : du grand monastère des Tulkous jusqu'au col de Lâtchen, on parlait du gouffre comme d'une plaie taillée dans les chairs de la Terre, une plaie infecte d'où s'exhalaient les pires émanations. C'était de là, de la fente maudite, que surgissaient les mauvais esprits et nul ne s'en approchait de peur de croiser la route d'un de ces démons errants aux abords du nid grouillant, et d'en devenir la proie.

Au monastère où j'avais été envoyé à treize ans, j'avais appris que nombre des croyances traditionnelles courantes dans nos villages, ne sont que superstitions et craintes absurdes de pauvres ignares. Cependant, même les plus sages d'entre les moines ne s'autorisaient à parler du gouffre comme ils le faisaient des diverses curiosités de la montagne vénérées par les paysans, c'est à dire avec bienveillance mais sans véritable considération. Le gouffre, lui, ne faisait pas l'objet de leurs plaisanteries, il était source d'un effroi collectif, bruyant et débridé chez les simples montagnards, pudique et plutôt inavoué au sein des monastères. Les récits qui circulaient au sujet de cette gorge isolée dans les bois, suffisaient à terroriser l'esprit des plus impressionnables, quand aux autres, la cérémonie qui avait lieu chaque année à ses abords, venait à bout de leur incrédulité. Ils croyaient, de retour chez eux, corps et âmes que les démons s'ébattaient dans cette antre humide et sombre puisqu'ils avaient sentis leur force envoûtante, elle les avait saisi aux entrailles, elle les avait poussé à se pencher au-dessus du gouffre, à en fouiller les tréfonds des yeux. Chaque année, il y en avait qui spectaculairement, sombraient dans la folie. Nul ne savait véritablement ce qu'ils apercevaient dans le chaos de pierres et d'arbres secs, entre les racines qui surgissaient de la mousse comme les membres pétrifiés de corps aspirés par le sol, au fond de ces crevasses qui semblaient sonder les hauteurs de leur orbite vide. Ce qu'ils voyaient leur extirpait la cervelle du crâne, ils hurlaient, bavaient, vomissaient et se relevaient le vide dans la tête et la folie au fond des yeux. On en avait vu beaucoup de ceux-là que la présence et les conjurations des grands lamas ne parvenaient à protéger, et qui erraient ensuite de par la montagne, véhiculant dans leurs pauvres corps maigres et torturés, les démons qui en avaient pris possession.

Ma sœur, unique, était de ceux-là.

J'étais jeune moine alors ; elle, tout juste mariée, attendait son premier enfant. A quatorze ans, c'était une femme faite, une forte bergère qui depuis l'enfance, menait les bêtes sur les flancs de la montagne, par delà la forêt de déodars, jusqu'aux vastes étendues d'herbe rase.

C'était une tête ferme avec des yeux finement incisés qui s'ouvraient sur des prunelles brunes comme des billes d'un bois précieux, passé au feu, huilé, aux veines d'un sang épais et noir. A la lumière, ils devenaient deux roupies cuivrées, brillantes d'un éclat que

je n'ai revu hors de son regard, que dans celui des plus belles bêtes ; celles qu'on amène de tout le pays au monastère, les jours de fêtes. Celles qu'on a bien nourries en vue du sacrifice et qu'on a parées de tissus brodés, de rubans tressés. Ces bêtes là sont pleines de santé, elles paradent, portant haut l'échine d'où cascadenent les flots d'une lourde toison ruisselante sur leurs vastes flancs. Celles là ont des yeux ombragés de longs cils en rang serré ; ils gardent le trésor d'antiques sagesses qui sommeillent là. Ce trésor, ma sœur l'a toujours au fond des yeux et il n'a cessé de briller quand bien même lui est venu cet air hagard, cette tignasse de pauvre, cette démarche bancale et saccadée, l'épaule appesantie d'un invisible billot.

Depuis que les démons se sont repus de son âme, elle n'est plus que le reflet brouillé de Yongdè, si brave auparavant qu'elle remplaçait aux côtés de mon père, le frère mort au torrent.

Lorsque la folie l'a prise, au bord du gouffre, ses hurlements étaient tels qu'ils nous glacèrent tous d'effroi. Trois hommes s'étaient emparés d'elle. Elle rugissait, vociférait comme un puma acculé, hurlait qu'on la lâche, ... son visage était celui d'un torturé, les yeux exorbités, la bouche béante sur des cris pleins de terreur. Plus on la serrait, plus elle se démenait. Dans la lutte, sa gorge nue apparue, gonflée par sa grosseur et pleine des hurlements qu'elle poussait. Cette vision me hante encore, tous les jours de ma pauvre vie.

Tout autour, le peuple affolé appelait à haute voix les bons esprits à l'aide et les lamas se hâtant dans leurs longues robes, encerclaient la mêlée, psalmodiant et tendant à bout de bras leurs amulettes conjuratoires. D'autres dans l'assemblée commencèrent à manifester les signes de la perdition et la foule entière sombra bientôt dans une folie commune. L'effroi qui couvrait en chacun, jaillit soudain et vint grossir la mouvance. Finalement le gros de la foule se retrouva à dévaler la pente des sous-bois, trébuchant et roulant à terre, sans cesse se relevant et tachant à toute fin de mettre autant de distance possible entre le gouffre maudit et leurs pauvres âmes convoitées.

Moines et lamas, nous restâmes aux abords du trou mais la plupart d'entre nous n'étaient que des paysans mal dégrossis et ils ne furent pas longs non plus à quitter les rangs. Les quelques possédés avaient disparus, rendus à la liberté des bêtes sauvages. Nous les cherchâmes trois jours durant, nous munissant de toutes les protections imaginables. Un moine fut même chargé de rapporter du monastère, l'urne funéraire et le crâne du grand Gomtchén fondateur afin que ses restes nous rendent favorables les démons qu'il avait su dompter de son vivant.

Il faut croire que les démons se souvenaient de son autorité car ils ne firent aucune victime parmi nous et ils nous furent même soumis : au crépuscule du troisième jour, ils nous conduisirent à Yongdè.

Lorsqu'il vit ce qu'elle était devenue, son mari, un homme qui possédait déjà deux femmes dans son foyer, ne voulut pas la reprendre. Personne ne pu le lui reprocher. La femme que nous avons devant nous, tapie entre les rochers, semblait l'incarnation du démon le plus vil. Son corps, à moitié nu était couvert de terre et de balafres, dont certaines étaient les sillons qu'avaient creusés ses propres ongles. Ses seins et son ventre étaient ainsi labourés avec tant de hargne qu'ils semblaient écorchés. Une masse terreuse couvrait sa tête et les mèches qui barraient son visage, ressemblaient à des haillons déchirés dans une vieille peau de bête. Le plus détestable couvrait encore entre ses jambes repliées dans l'ombre du rocher : lorsqu'elle voulut s'extirper de son repaire pour nous échapper, le drap de sa robe se tint raide, ses plis figés par le plâtre d'un sang sec qui avait coulé abondamment, barbouillant ses cuisses jusqu'aux genoux.

Je compris sur l'instant que ma sœur n'aurait ni enfant ni foyer, ni rien de ce qui confère à une femme du village, une vie honnête et aussi heureuse que possible en ces

rudes espaces. Je compris encore au fond de moi, que ce qui faisait ma force, mon incrédulité, mon refus de croire aux démons et de les redouter, était rudement mise à l'épreuve. Ce malheur ne manquerait pas, si je n'y prenais garde, de me rendre semblable aux plus superstitieux, ceux qu'une brise de vent fait frémir.

Tandis que nous ramenions à dos de mule la femme ravagée qu'était devenue Yongdè, je pris une décision qui pour insensée qu'elle était, constituait mon unique salut.

Au soir tombant, je quittai le village, aussi discrètement que je le souhaitais. La fête qui suivait rituellement la cérémonie battait son plein depuis trois jours et les paysans enivrés palabraient dans les ruelles sans se soucier des bruits et des ombres de la nuit. Yongdè était enfermée dans l'étable des communs car elle menaçait sans cesse de regagner les bois. En longeant le bâtiment, je l'entendis gémir, je n'eus pas le cœur de m'arrêter, craignant de laisser auprès d'elle se consumer toute ma bravoure. Sans bruit je m'éloignai du village par des chemins qui m'étaient trop familiers pour que l'obscurité me soit un obstacle. J'avais emporté une corde de crins, épaisse, roulée autour de mon cou comme une couleuvre. Elle battait ma poitrine en écho aux roulements de mon cœur effrénés ; la sérénité lucide de mon esprit ne trompait pas mon corps qui tremblait de tous ses membres.

J'y fus en peu de temps.

La fosse à mes pieds, ouvrait sa gueule muette. Il régnait alentours un silence surprenant, comme en suspens ; la nuit, les grands arbres et jusqu'à mon ombre déjà engagée sur la pente, tout attendait la suite. Je n'hésitai pas d'avantage et j'avancai. Dès mes premiers pas, la terre et les roches friables cédèrent et je perdis pied. Ma chute brisa les branchages, emporta les pierres, arracha les racines, si bien que rien ne me retint et meurtris, je me retrouvai au fond, sur un tapis de mousse baignée d'une eau stagnante invisible et glacée. Au-dessus de moi, béait le gouffre, hérissé de ces roches qui, plus que jamais, avaient l'apparence de crocs enchevêtrés. J'étais au cœur de l'ancre. Cette pensée, je la repoussais de toute mon âme tant la terreur menaçait de déferler. Un homme ne peut vivre libre s'il est esclave de ses peurs. Je me répétais et me répétais encore cet adage, abrutissant mon esprit de ces mots pour lui éviter toute funeste distraction. En tâtonnant, je trouvai un tronc d'une largeur raisonnable et le libérant de ses lambeaux d'écorce morte, je m'y attachai fermement. Je liais mes pieds et mon cou selon les pratiques des ascètes. Lorsque je fus solidement amarré et immobile, je fus à nouveau saisi par le silence. Le vent n'agitait que faiblement la foule des arbres squelettiques et ils se frôlaient à peine avec une sorte de soupirs d'êtres malades. Un hibou hulula loin au-dessus dans les frondaisons, quelques cailloux roulèrent dans le noir et vinrent plonger dans le sol mouvant, avec un bruit mat. Il flottait ici une vague odeur de marais, tiède et moite, que ne balayait aucun vent, le parfum un peu âcre des rhizomes et celui plus agreste du champignon. On aurait dit l'odeur d'une bergère quand elle se lave dans les ruisseaux et dort sur un lit d'humus. Je pensais à Yongdè, à sa chair meurtrie. L'avait-elle senti cette effluve, montante, au bord du gouffre ? Y avait-elle reconnue sa propre odeur de femme, celle qui se terre sous les larges houppelandes, sous les fichus crasseux, dans ces replis de la peau dont elles ont le secret ?

Je sentis une étrange tension saisir mon corps de jeune tulkous point habitué à ces pensées et mon esprit même s'étonnait des images qui se formaient en lui. L'un et l'autre, entraînés à ne rien ressentir, percevait soudain avec une nouvelle acuité, la rugosité pelée du bois contre mon dos, ses rubans de peau sèche qui léchaient, au souffle presque imperceptible de la brise, mes épaules et mes reins. Entre les doigts de mes pieds, s'infiltrait une eau vaseuse dont les remous pressaient ma peau comme des lèvres.

Les sentiments d'horreur et de plaisir m'envahissaient tout à la fois, sensations de douleurs exquis, de suffocante agonie. La nuit durant, je luttai, ignorant où j'étais et plus encore, celui que j'étais, maintes fois, je voulus tirer sur mes liens pour me hisser hors de cette bouche éreintante, autant de fois je lâchai prise et me laissai aller à son enchantement.

A l'aube, la brume montante des marais, baigna mes membres un à un en y déposant de minuscules gouttes d'eau comme des perles de salive sous les baisers d'une amante. Dans les premiers rayons du soleil tombant au fond du gouffre comme une pluie d'eau laiteuse, mes yeux brûlants se posèrent sur *elle* et je lâchai le cri si longuement, si orgueilleusement contenu.

A mes pieds, à demi immergée dans la pénombre, une silhouette lascive, figée dans le sommeil, offrait voluptueusement son corps sur un lit de mousse goutante de vase. Le flanc impudique se tordait dans la brume, exhibant des formes gonflées, toutes tendues. Le corps sinuait, comme jeté là par une violente volupté et pétrifié pour l'éternité.

Je rompis mes liens et j'arrachai au marais le corps inerte. Dans le jour naissant, je sortis de la fosse et regagnai le village, l'énorme racine pesant comme une bête morte sur mes épaules.

La racine du gouffre est toujours au village, je vous l'ai dit, clouée sur l'étable des communs. Pour ma part, après cette nuit là, je suis retourné au monastère en emmenant Yongdë. Elle vit toujours avec moi et malgré son regard de bonne et sage divinité, elle est encore cette folle vociférante ou câline comme une chienne bien choyée. Elle n'aura jamais que moi.

Elle ne parle jamais du gouffre; du jour où quelque chose lui est apparu. Moi non plus, je n'en parle jamais, je me souviens, c'est tout. Je sais qu'elle n'a pas plus oublié que moi: certains soirs la trouvent pensive à la fenêtre du logis; le regard perdu dans la vallée qui s'ouvre sous le monastère, au creux de laquelle niche le village. Silencieuse, elle demeure là, les yeux sur la montagne, son silence est étrange, c'est un silence en suspens, qui semble attendre... je sais que ces silences couvent beaucoup de choses.

Ces soirs là, je sens une vieille peur m'envahir et le doute lancinant que je pensais avoir bel est bien vaincu, émerge des profondeurs de mon âme: Les démons n'existeraient-ils que dans l'imagination débridées des montagnards et sur les parois peintes du monastère, ou bien seraient-ils une réalité, plus subtile, plus mystérieuse, logée dans nos propres tréfonds et se jouant de nos pauvres sagacités humaines?

Dans ces heures troubles, je me demande si, dans le gouffre, ils ne se sont pas joués du pauvre tulkous que j'étais, que je suis encore et s'ils ne m'ont pas fait que frôler ce que Yongdë elle, a étreint de tout son être...